

Pascal DURAND, dir., *Les nouveaux mots du pouvoir.
Abécédaire critique*

Bruxelles, Éd. Aden, 2007, 461 p.

Marieke Stein



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1910>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.1910](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1910)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2008

Pagination : 374-376

ISBN : 978-2-86480-952-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marieke Stein, « Pascal DURAND, dir., *Les nouveaux mots du pouvoir. Abécédaire critique* », *Questions de communication* [En ligne], 13 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2010, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1910> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1910>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Pascal DURAND, dir., *Les nouveaux mots du pouvoir. Abécédaire critique*

Bruxelles, Éd. Aden, 2007, 461 p.

Marieke Stein

RÉFÉRENCE

Pascal DURAND, dir., *Les nouveaux mots du pouvoir. Abécédaire critique*. Bruxelles, Éd. Aden, 2007, 461 p.

- 1 Significativement, l'introduction des *Nouveaux mots du pouvoir* est sous-titrée « Ces mots dont on nous paie ». Pascal Durand, professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, spécialiste de la sociologie des institutions culturelles et des théories critiques de l'information, y expose l'objet du livre à partir de cette affirmation : « La littérature joue du langage, l'idéologie se joue de nous au moyen du langage » (p. 11). Et il précise : « Les mots n'ont pas de pouvoir intrinsèque, mais leur signification - et leur efficacité - dépend du contexte dans lequel ils sont énoncés et du statut de l'instance qui les profère. En revanche, les mots confèrent du pouvoir à qui sait les manier, gauchir leur sens, les vider de leurs significations ou leur insuffler des significations qu'ils n'ont pas, et les « implant[er] ou [les] réimplant[er] dans le grand trafic du discours social, sous la double pression de leur récurrence [...] et de la légitimité [...] des pouvoirs, des partis et personnalités politiques, des gouvernements, des organisations nationales ou internationales qui en font usage » (pp. 7-8). On perçoit déjà l'originalité de l'ouvrage : convoquer près de 70 chercheurs de différents champs scientifiques (sociologues, historiens, politologues, chercheurs en sciences de l'information et de la communication, philosophes.) pour écrire un abécédaire éclairant plus de 130 mots et expressions par des approches variées et parfois polémiques. Là est la force et l'intérêt de cet abécédaire : sans renoncer à la rigueur, voire à l'érudition, les différents auteurs adoptent volontiers une position engagée vis-à-vis des notions dont ils traitent. De fait, l'ouvrage, comme beaucoup de ceux publiés aux éditions Aden, a

pour visée une « hygiène critique » (p. 8) et décortique, pour la dénoncer, l'idéologie néo-libérale, en se plaçant sous le double patronage de Jacques Ellul et de son *Exégèse des nouveaux lieux communs* (1966, rééd. Paris, Éd. La Table ronde, 2004) et du Flaubert du *Dictionnaire des idées reçues*. Selon Pascal Durand, *Les nouveaux mots du pouvoir* se présente en définitive comme « un instrument de connaissance et donc de résistance » (p. 12).

- 2 Que sont les « nouveaux mots du pouvoir » ? Des mots par lesquels le pouvoir (politique, médiatique, financier) intervient dans l'espace public, se légitime et impose son idéologie. Des mots qui, « à force de revenir à répétition dans le discours politique et dans le discours de presse, se font largement oublier comme formes idéologiquement marquées » (p. 9). C'est ce marquage idéologique que cet « abécédaire critique » entend élucider, voire révéler, en dévoilant les connotations, gauchissements ou dévoiements de mots et expressions devenus insignifiants à force d'être quotidiens.
- 3 Paradoxalement, l'ouvrage véhicule lui-même une forme d'idéologie - ou de contre-idéologie anti-libérale -, en dénonçant l'application des valeurs, méthodes et objectifs de l'entreprise à la politique et à la société tout entière, désormais soumises aux impératifs de rentabilité, de compétitivité et de flexibilité. Mais cette prise de position assumée, voire affirmée par plusieurs des auteurs, donne justement sa vitalité et sa fraîcheur à l'ouvrage : l'érudition, la précision, la profondeur des analyses vont de pair avec l'ironie, la combativité, certains diront les partis pris, et même la poésie parfois, pour donner à certaines notices un ton finement polémique. C'est peut-être ce ton qui a valu aux *Nouveaux mots du pouvoir* de recevoir en 2007 le prix du Pamphlet, prix créé en 2006 pour récompenser des livres utiles au débat public. Toutefois, ce serait une erreur que de voir dans ce livre un texte de combat qui renoncerait à la rigueur des analyses. Bien au contraire, en dépit de tons et d'approches personnels voire parfois subjectifs, chaque notice répond à peu près à la même démarche : définition du mot ou de l'expression, avec un détour par l'étymologie ; histoire du mot ; examen du mot en contexte, grâce à l'étude de quelques-uns de ses emplois significatifs, avec citations et références complètes à l'appui. On (re)découvre ainsi que le premier ministre Raffarin a proféré l'expression « France d'en bas » au lendemain de l'élection présidentielle de 2002, et on réfléchit avec Christine Servais, spécialiste de l'esthétique de la réception, aux implications d'une telle expression, qui réduit avec condescendance le peuple à une collectivité démunie et plaintive méritant d'autant plus la simple commisération qu'elle apparaît dénuée de toute velléité contestataire. Plus loin, on suit l'évolution du mot « gouvernance », depuis sa remise au goût du jour par Léopold Senghor (qui l'utilise lorsqu'il accède en 1960 à la présidence du Sénégal pour désigner les services administratifs d'une région), jusqu'à sa reconceptualisation dans les années 90 comme nouveau modèle d'État devant remplacer l'État-nation désormais considéré comme obsolète.
- 4 Toutes les notices accordent une grande place à l'histoire des mots et surtout des notions, mais en reliant toujours cette perspective diachronique à l'actualité. Serge Graziani (pp. 31-32), politologue et sociologue, rappelle par exemple aux lecteurs que l'usage connoté du substantif « axe » n'est pas une invention de George Bush, mais date du début de la Deuxième Guerre mondiale, et qu'il n'appartient pas au seul champ politique mais règne aussi dans l'entreprise, comme le montrent, par exemple, des propos récents de Carlos Ghosn (détaillant en termes d'axes les différentes orientations du « plan Renault 2009 »). Dans le même esprit, Nico Hirtt (pp. 161-167) retrace

brièvement l'histoire du mot « éducation » pour montrer comment, d'appareil idéologique d'État au XIX^e siècle, l'éducation est devenue un instrument de formation au service de l'économie, dont les termes corrélés dans le discours contemporain sont « compétences transversales », « adaptabilité (de la main d'œuvre...) », « management ».. Il suffit d'ailleurs de feuilleter l'ouvrage pour remarquer à quel point le vocabulaire de l'entreprise et du management domine aujourd'hui les discours du pouvoir : « capital humain » (alliance de termes dont Claude Nosal - pp. 5051 - expose fort bien les dérives), « coaching », « compétitivité », « flexibilité », « entrepreneurial »..

- 5 Et en laissant une large place aux politologues et aux économistes, l'ouvrage est aussi un excellent outil pour revoir ses fondamentaux et trouver des synthèses efficaces sur des réalités économiques, politiques et sociales du monde moderne : voir les articles « FMI », « Stratégie de Lisbonne », « OMC » ou
- 6 « OCDE ».
- 7 Comme l'annonce Pascal Durand dans son introduction, par l'attention qu'ils portent aux stratégies rhétoriques des discours politico-médiatiques, les articles de cet abécédaire déconstruisent et éclairent certains ressorts de « ce grand texte anonyme et intarissable écrit en langue de bois » (p. 10). Et si l'ouvrage tire sa cohérence d'une lecture comète, les différentes notices se laissent aussi grappiller une à une, pour le plaisir du lecteur. Le feuilleter éveille déjà la curiosité : des attendus « bioéthique » ou « discrimination positive » au surprenant et chiraquien « abracadabrantique », du classique « Europe » aux néologismes « déclinologie » ou « flexi-sécurité », des idiolectes devenus socio-lectes comme « gauche de la gauche » ou « geste fort » aux expressions désormais consacrées comme « idéologique (purement) », « issus de l'immigration » ou même le sarkoziste « Je suis de ceux qui... », les termes définis attirent par eux-mêmes l'attention.
- 8 Quant aux notices, elles vont toujours au-delà de l'analyse lexicale pour aboutir à des réflexions (brèves mais souvent efficaces) sur un fait de société. Ainsi l'analyse de l'adjectif « sensible » accolé à « quartier » aboutit-elle à une réflexion sur la crise des banlieues, crise qui déstabilise le pouvoir et la société entière au point d'aboutir à un « désarroi de la langue » (p. 396). Parfois, l'humour ou l'ironie pointent, comme dans l'article « dégraisser », où Frédéric Forest (pp. 124-128) part du sens gastronomique pour citer ensuite Claude Allègre puis rappeler que le terme s'applique d'abord à l'entreprise, jusqu'à être aujourd'hui un sésame permettant au « dégraisseur » d'accéder à bon compte au clan des réformateurs.
- 9 Cet ouvrage, remarquable d'équilibre entre analyse et critique, amène souvent le lecteur à de fulgurantes prises de conscience, ou du moins à des éclaircissements de sa propre pensée. Par exemple, lorsque Pascal Durand examine l'expression hautement médiatique il y a peu - et qui, dès lors, passe presque inaperçue -, « Échec du référendum », il pose une question que le simple observateur ne s'était pas nécessairement posée aussi clairement : « Ainsi donc un référendum pourrait n'être pas réussi ? Ou ne le serait-il que s'il avalise l'opinion des décideurs qui l'organisent ? » (p. 159). Et de rappeler qu'une consultation destinée à avaliser un pouvoir en place ne s'appelle pas référendum, mais plébiscite. Plus loin, après avoir défini en diachronie « théorie du complot », Alain Accardo (pp. 81-83) explique avec brio comment cette accusation sert désormais au pouvoir capitaliste à discréditer toute thèse adverse. Ailleurs, on apprend aussi, grâce à la plume de Geoffrey Geuens (pp. 17-19), socio-économiste des médias, comment « altermondialisme » a supplanté

« antimondialisme » dont il est une variante euphémisée, proposée par le pouvoir lui-même pour réduire la portée de l'opposition à la mondialisation.

- 10 À la croisée du pamphlet du dictionnaire, de l'analyse sémantique et de l'histoire de la pensée, *Les nouveaux mots du pouvoir* propose donc un examen critique vivifiant du monde contemporain, et redonne du sens, en plus de leur redonner leur sens, aux mots dont on nous paie.
-

AUTEURS

MARIEKE STEIN

CREM, université Paul Verlaine-Metz, marieke.stein@wanadoo.fr